

MISSA SOLEMNIS (1)

(Suite.)

Depuis lors surtout, Conrad Waldmann était devenu taciturne, ne sortant que pour ses leçons, son office d'organiste, et, de loin en loin une de ces promenades où jamais il n'avait proposé à personne de l'accompagner. Jamais non plus un mot ne lui était échappé qui eût pu donner corps aux cancanes de la ville. Si vraiment il avait aimé la princesse Elsa, ce secret était bien gardé, comme une relique au fond d'un inviolable sanctuaire. Avec les années, la petite princesse avait grandi. Pour lui enseigner la musique on avait eu recours à un maître du dehors, ce qui avait confirmé les gens dans leurs suppositions. Puis d'autres années encore ayant passé, on n'y pensait plus. D'ailleurs le père et le mari d'Elsa étaient morts, et sa fille était montée sur le trône.

Invariablement Conrad passait la soirée chez lui, à lire, à méditer, ou constellant de points noirs les portées d'un papier à musique. C'était sa revanche, ces heures où, huis et fenêtres clos, il pouvait s'abandonner à l'inspiration, recueillir les choses divines qu'elle murmurait à son oreille. Quel trouble délicieux, quelle bienheureuse fièvre, quels accablants aussi, parfois, dans cette lutte pareille à celle de Jacob avec l'archange ! Mais cela encore était de la joie. Ses tempes battaient à se rompre. Une lave courait dans ses veines. Victorieusement, il s'élevait du réel. Ainsi Conrad avait composé beaucoup de choses : des *lieder*, des sonates, des symphonies, toute une série de pièces pour orgue. Deux ou trois timides essais auprès des éditeurs lui avaient fait comprendre que, simple organiste et coureur de cachet dans une petite ville, comme il était, il n'avait aucune chance de réussite. Avec des protections, de l'intrigue, des platitudes, peut-être. Par son seul mérite, quelle folie ! Conrad était fier. Quand on est riche, la fierté, aux yeux du monde, s'appelle dignité et devient une vertu. Si l'on est pauvre, elle a nom d'entrecuidance, et c'est le pire défaut. Conrad fit comme Jean-Sébastien Bach : il enfouit ses manuscrits au fond d'une armoire. Non sans continuer de composer, par exemple, mais le sacrifice de la renommée accompli une fois pour toutes. Sa grande œuvre était une *Messe solennelle*, pour la fête de Noël, une messe pour orchestre, chœur, soli, avec une partie d'orgue très développée. Il y avait consacré vingt ans, jamais satisfait de lui-même, saisi souvent d'un affreux désespoir et prêt à la jeter au feu, — tout le martyr d'une âme sincère, quand elle compare son rêve et la réalisation qu'elle en peut donner. Pourtant, au milieu de ces combats intérieurs, qui parfois mouillaient le front de Conrad d'une sueur d'agonie, et qu'il n'eût échangés contre aucune volupté, la messe s'était achevée. Un soir, il avait reconnu que toute sa science et toutes ses convictions s'y trouvaient condensés ; et, d'une main tremblante, il avait écrit le mot : *fin*, au bas du dernier feuillet. Et l'énorme paquet de papier réglé était allé rejoindre les œuvres précédentes, au fond de l'armoire-tombeau, où il dormait depuis vingt autres années.

À part l'autour, deux seuls êtres en avaient connaissance. Méphisto d'abord, le chat de Conrad, un matou noir comme l'Ébène, qu'il avait ramassé dans la rue, affamé, galeux et minable, et qui, bien soigné, était devenu une bête superbe au poil lustré et doux comme du velours. Lorsque Waldmann travaillait, Méphisto avait coutume de se placer sur la table, en face de lui ; et il avait été le premier à entendre, essayés par la voix de Conrad, les motifs de la *Missa solennis*. L'autre privilégié, plus capable d'en jouir, c'était Christian Hofer, l'élève favori du *maestro*. Un gamin de la ville, ce Christian, le fils d'un humble forgeron. Une fois que l'organiste, — qui par scrupule extrême s'exerçait chaque jour, — venait de jouer toute une heure dans l'église déserte, il avait trouvé l'enfant au pied de la tribune, sanglotant à ébranler des pierres.

— Que fais-tu là, petit, et qu'as-tu ?

À force de questions, Conrad avait appris que Christian adorait la musique et depuis des mois se fauflait derrière lui, chaque fois qu'il venait à la cathédrale. Incontinent Conrad s'était fait conduire chez le forgeron, avait offert des leçons gratuites, acceptées sur les supplications du gamin transporté. Ces leçons avaient duré huit ans, et Conrad Waldmann, retrouvant chez Christian toutes ses illusions d'autrefois, tous ses enthousiasmes, tout son culte pour l'art, joints à une application soutenue, croyait revivre sa jeunesse. Huit ans il lui avait prodigué ses soins, inculqué le culte des maîtres, le guidant pas à pas, avec la sollicitude d'un père et le désintéressement des grands cours, sur le sentier de l'art, vers les plus hauts sommets. L'enfant était remarquablement doué, passionné d'étude, s'absorbant avec bonheur dans les terribles algèbres du contrepoint, auxquelles Conrad l'astreignait impitoyablement. Au surplus, un brave petit homme affectueux et reconnaissant, et Conrad disait parfois : " Si j'avais un fils, voilà comme je le voudrais ! " Le forgeron n'était pas sans s'inquiéter un peu, sans demander " où tout cela mènerait Christian ", à qui il eût préféré apprendre son métier. Waldmann le rassurait, lui promettait que " cela mènerait l'enfant à quelque chose ", et il le prouva bien lorsque Christian eut atteint sa dix-neuvième année, en obtenant pour lui, du Conseil des bourgeois, une bourse de voyage qui lui permettait d'aller compléter son éducation musicale dans un bon conservatoire.

De ses compositions, Conrad Waldmann, si modeste, n'avait que rarement parlé à Christian. À de longs intervalles, il lui avait joué un fragment de sonate, un motet, un *andante cantabile*, dont chacun avait accueilli l'admiration ardente de l'élève pour son professeur. Le jour seulement où Christian était revenu de Leipzig avec un premier prix d'orgue un prix d'harmonie, tout en dégustant, à la santé du lauréat, une bou-

teille de johannisberg dont on lui avait fait cadeau longtemps auparavant et qu'il avait oublié, Conrad n'avait pu se tenir de prendre dans la fameuse armoire le manuscrit de la *Missa solennis*, puis, entraînant Christian à la cathédrale, de la lui faire entendre d'un bout à l'autre. Et le jeune homme était resté ébloui de cette œuvre ignorée, toute éclatante de beautés souveraines. Il n'avait rien trouvé à dire, rien, mais cette impuissance à exprimer le moindre éloge était l'éloge le meilleur. Ils passèrent toute la soirée dans la chambre de Conrad, Christian ne se lassant pas de lire et de relire la partition et y découvrant sans cesse de nouveaux trésors. Hélas ! son long séjour dans l'armoire humide avait terriblement jauni le papier ; par places l'encre était devenue presque imperceptible ; des souris avaient grignoté plusieurs feuilles, rien que dans les marges, heureusement ! Christian, effrayé à la pensée que ces petites causes pouvaient, en quelques années encore, consommer leur travail de destruction, refusa de s'en aller avant que son maître lui eût permis d'emporter le manuscrit pour en faire une nouvelle copie — sur parchemin indestructible, celle-là, et à l'encre de Chine ! Le vieillard finit par y consentir, tout en disant : " À quoi bon ? " Un mois après, Christian lui apportait la dite copie, un chef-d'œuvre aussi dans son genre. Waldmann admira la souplesse et la solidité du velin, la pieuse minutie du travail, remit la *Messe solennelle* dans son cercueil funéraire, puis revenant au jeune homme :

— Parlons de toi ! Je suis las, j'ai besoin de repos. Demain ma démission sera envoyée et il faut que tu me succèdes ! Ce n'est pas brillant, et je ne vois là pour toi qu'une première étape, en attendant mieux. Es-tu d'accord ?

— Oh ! maître, comment vous rendre jamais la millième partie de ce que vous avez fait pour moi ?

— Pour le cœur, reste ce que tu as été jusqu'à présent. Pour l'art, continue à étudier et à grandir. Voilà ce que je souhaite en récompense. Demain ma démission sera envoyée, Christian, ou plutôt je l'apporterai moi-même au Conseil des bourgeois, qui tient séance à cinq heures. On me prend pour un ours, mais j'ai toujours accompli mon devoir, et on me veut du bien tout de même. À six heures je serai chez ton père avec promesse formelle de ta nomination !

Et Christian Hofer allait occuper la place du vieux Waldmann.

**

— Ah mon cher enfant, te voilà... enfin !... Oui, enfin, car depuis plusieurs semaines tu n'as pas trouvé un moment à me consacrer, et je commençais, bien que connaissant ton bon cœur, à me demander si la mauve herbe de l'oubli allait y pousser déjà. Mieux vaut tard que jamais. Assieds-toi. J'ai plaisir de te voir.

Et Conrad Waldmann indiquait à Christian une place à côté de lui, près de la fenêtre aux petits carreaux.

— Vous oublier, maître ? Oh ! vous n'avez pas eu cela ?

— L'eau court à la rivière et la jeunesse va à la jeunesse. Rien de plus naturel que de préférer, en ses loisirs, une excursion, une chope bue avec des amis — on doit se rechercher beaucoup ! — à cette chambre morose et à la causerie d'un triste vieux !

— Ce serait de ma part une vile ingratitude, et je me mépriserais ! La vérité, maître, c'est que j'ai été très, très occupé. Vous savez que Nisch est arrivé ici le mois dernier, avec toute une équipe d'ouvriers. Les réparations ont été exécutées consciencieusement. On a suivi vos avis en tout.

— Et cela va ? Le grand jeu ?

— Un tonnerre !

— L'expression ?

— Sensible aux moindres nuances.

— Les voix humaines ?

— On s'y méprendrait !

À chacune de ces réponses, Conrad Waldmann s'était ranimé, l'échine redressée, l'œil luisant. Son orgue, ah ! il l'aimait toujours !

— Donc, l'instrument est de nouveau parfait ?

— Parfait.

— J'ai envie d'aller t'entendre dimanche, sais-tu ?

Le jeune homme se troubla une seconde, mais reprit vite son sang-froid, et, du ton le plus naturel :

— Pas dimanche, maître ; je ne jouerai pas... Une idée qui m'est venue, d'attendre à Noël et de débiter dans les meilleures conditions possibles... Oui, pour la messe de minuit. J'ai recruté un chœur et nous travaillerons ensemble, assidûment, à l'étude d'une grand-messe. La cathédrale n'est pas loin de chez vous. En vous enveloppant bien, vous ne risquerez pas de vous enrhummer. J'ai la coquette d'un beau début, maître, et je compte sur votre présence, qui me soutiendra, car, dame ! ce n'est pas une petite affaire que de venir après vous !

— Et quelle œuvre as-tu choisie ?

— Oh ! vous pensez que je ne voulais rien de médiocre ! J'ai donc cherché non seulement une œuvre, mais un chef-d'œuvre ! Ne me demandez pas de détails, je ne pourrais pas vous en donner, car il est passé sept heures et demie, et nous répétons à huit. J'ai juste le temps d'ajouter que la princesse, qui a daigné m'appeler au palais pour me congratuler de mes deux prix et à laquelle je me suis permis d'exposer mon projet, s'y est intéressé tout de suite et que, grâce à elle, le quatuor vocal et l'orchestre du théâtre prêteront leur concours !

— Alors ce sera une vraie solennité !

— J'espère bien ! Vous me promettez de venir ?

— Il n'y a pas loin jusqu'à la cathédrale, c'est vrai. Mais, à vivre on ermite, je suis devenu frileux...

— J'enverrai une voiture vous prendre avec Odile... Vous promettez ?

— Est-ce que je pourrais refuser, mon Christian ?

— Me voilà heureux !

(1) Voir le numéro de décembre.

L'abondance des matières nous force à remettre la fin au prochain numéro.